



AU MOYEN AGE

LA FRANCE DES PRINCES FLAMBOYANTS

Les duchés de Berry, Lorraine, Orléans, Bretagne



Au 15^e siècle, Paris n'est plus que l'une des capitales de la France : les seigneurs capétiens, implantés dans les grands apanages du royaume, vivent dans la démesure et font de leur cour des foyers artistiques incomparables qui éblouissent encore.

I – LES PRINCES FLAMBOYANTS, LE CONTEXTE

En effet, bien pâle est la cour de France en ce 15^e siècle, alors que partout dans les provinces flamboient des princes exubérants.

Aussi bien en Bretagne, en Provence, en Auvergne qu'en Bourgogne ou en Flandre, châteaux et églises sortent de terre pour abriter les fastes de ces cours princières.

Pourtant pendant deux siècles, la cour capétienne a rayonné sur l'Europe occidentale. C'était à Paris que se faisaient les modes : le Louvre, la Sainte-Chapelle, Notre-Dame, l'abbaye de Saint-Denis donnaient des modèles.

Mais la belle construction à la fois politique et idéologique se voit ébranlée au milieu du 14^e siècle avec les premiers désastres de la guerre de Cent ans.

Après l'écrasante défaite de Poitiers, le roi Jean II Le Bon se voit contraint de céder un tiers de son royaume aux Anglais et il confie à ses fils plusieurs provinces : Louis reçoit le Maine et l'Anjou, Jean, le Berry et l'Auvergne et Philippe, la Bourgogne.

Il s'agit d'apanages, c'est-à-dire de territoires qui sont administrés au nom de la Couronne et lui feront retour en cas d'absence d'héritier mâle.

L'idée paraît bonne car ces princes, intelligents et bien formés, contribueront au redressement du royaume sous Charles V dit le Sage.

Mais le système "se grippe" ensuite car, à partir de 1392, la démence du roi Charles VI (1380-1422) frappe le royaume. Comme le roi est sacré, il est impossible de le déposer : le royaume sera donc désormais dirigé par un fou

Mariages, gloire et rivalités

A la cour, les rivalités débouchent sur la guerre civile des Armagnacs et des Bourguignons (*cf. encart*).

La querelle entre Armagnacs et Bourguignons

Est un conflit mené par deux branches cadettes de la dynastie royale des Valois durant le premier tiers du 15^e siècle, **de 1407 à 1435**, pour obtenir le contrôle de la régence de Charles VI, roi de France, incapable de gouverner car devenu fou.

Cette véritable guerre civile affaiblit le royaume de France, déjà en lutte avec le royaume d'Angleterre dans le cadre de la guerre de Cent ans.

Elle oppose les Armagnacs, fidèles à la famille royale et les Bourguignons qui s'allient aux Anglais.

Ainsi s'affrontent les partisans de Louis d'Orléans (frère du roi Charles VI), puis de son fils Charles d'Orléans et son beau-père, Bernard d'Armagnac aux partisans des ducs de Bourgogne, Jean sans Peur et son fils Philippe le Bon.

Le roi d'Angleterre Henri V en profite pour entreprendre, à partir de 1415, la conquête de la France entière. Son alliance avec le nouveau duc de Bourgogne, Philippe le Bon, lui permet de négocier le traité de Troyes, d'épouser une fille de Charles VI et de revendiquer la régence du royaume.

Pendant trente ans, Charles VII (1422-1461), le fils déshérité et réfugié à Bourges, puis roi indissociable de l'épopée de Jeanne d'Arc, devra batailler pour reconquérir son héritage.

Ce n'est qu'après un siècle de crise, dans les années 1500, que la monarchie française retrouve enfin son lustre passé.

Profitant de cette perte de puissance du pouvoir royal, les princes renforcent leur emprise sur les territoires qu'ils contrôlent.

Ils y développent une véritable administration, mais leur autonomie demeure relative, dans la mesure où la majeure partie de leurs revenus continue à provenir des pensions royales.

Le contrôle des finances de la monarchie est d'ailleurs l'une des causes premières de la guerre entre les ducs d'Orléans et de Bourgogne.

Dans un contexte de rivalités exacerbées, les princes utilisent cet argent pour mener une politique ostentatoire, destinée à enraciner localement leur pouvoir.

Dans les villes qui leur servent de capitales, ils marquent leur présence par des églises et des palais somptueux, comme à Dijon ou à Nantes.

Ils établissent aussi leur sépulture dans des sanctuaires, comme la chartreuse de Champmol pour les ducs de Bourgogne (*démantelée à la Révolution, l'emplacement est occupé par un centre hospitalier*).

Mais s'ils pensent à la mort, les princes n'en vivent pas moins intensément. Ils circulent sur leurs terres, entourés d'une cour chamarrée où se pressent chevaliers, artistes et poètes.

C'est à ce 15^e siècle, à la fois si sombre et si brillant, autour de quatre princes "flamboyants" que nous nous intéresserons.

II – JEAN DE FRANCE, DUC DE BERRY, PRINCE BATISSEUR ET MECENE (1340-1416)

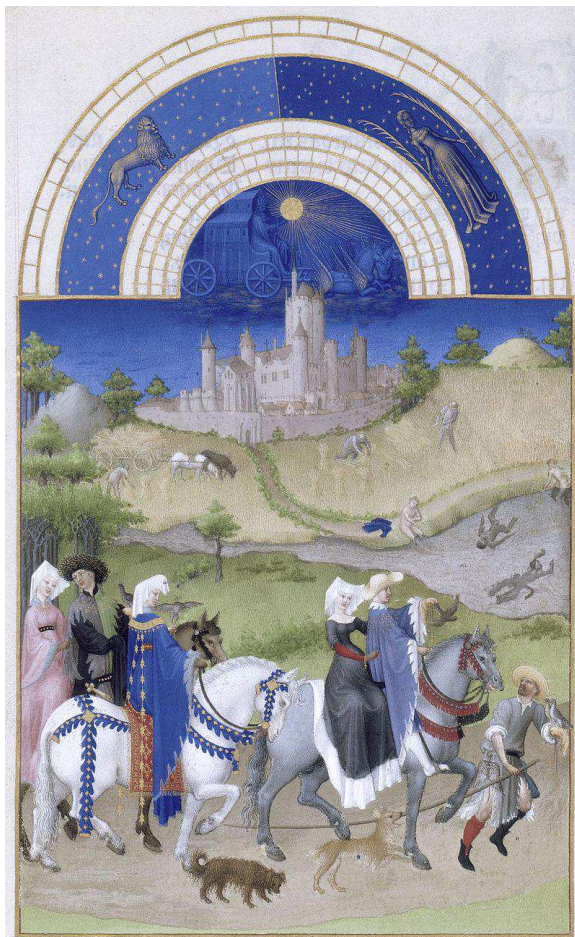
Troisième fils du roi Jean le Bon (*deuxième souverain issu de la Maison capétienne de Valois*) et de son épouse Jeanne de Bourgogne, Jean devient à 20 ans, duc de Berry et d'Auvergne (1360) puis comte de Poitou (1372).

Dans ce vaste apanage qui constitue un espace politique totalement nouveau, le duc engage, vers 1370, un ambitieux programme de travaux.

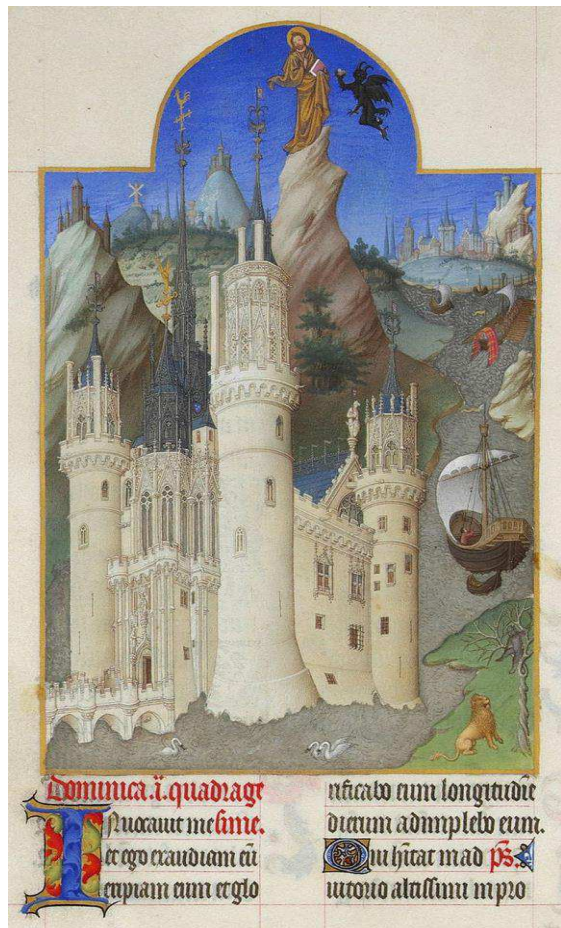
Après la mort de Charles V en 1380, l'activité des chantiers ducaux semble encore s'intensifier alors que le prince, au sommet de sa puissance, partage avec ses frères la conduite du royaume durant la minorité de son neveu, le roi Charles VI : dans les capitales des provinces constituant l'apanage, il poursuit des travaux d'ampleur dans les palais de Bourges, de Riom et de Poitiers.

De même, il transforme en résidences confortables et luxueuses ses châteaux de Mehun-sur-Yèvre (Berry) – *qui est sans doute le plus important programme architectural du duc et devient résidence habituelle de sa famille* -, de Nonette (Auvergne) et de Poitiers.

Les châteaux du duc



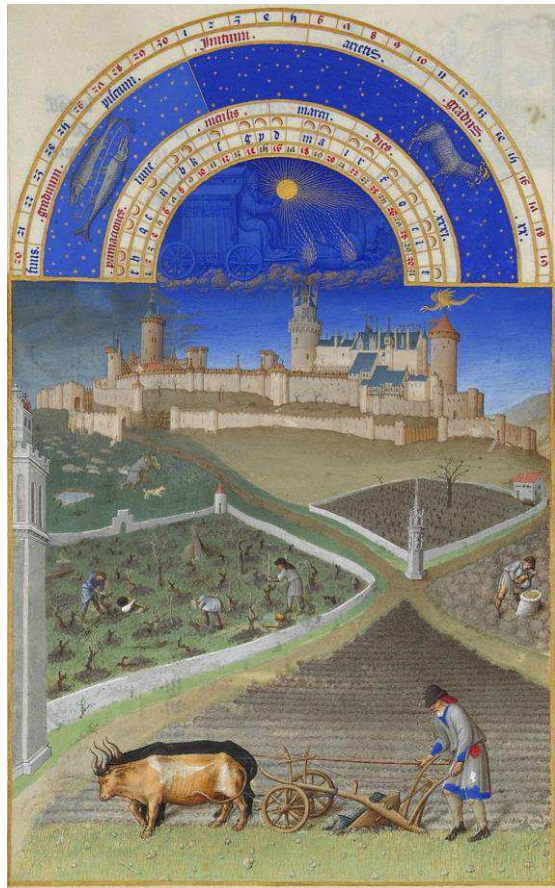
Château d'Etampes
Les Très Riches Heures du duc de Berry



Vue du château de Mehun-sur-Yèvre
Les Très Riches Heures du duc de Berry



Château triangulaire de Poitiers
Les Très Riches Heures du duc de Berry



Le château de Lusignan
Les Très Riches Heures du duc de Berry

A Paris, enfin, il entreprend la construction de l'hôtel de Nesle (situé à l'emplacement actuel), qui abrite sa résidence principale dans la capitale du royaume, donné par Charles VI en 1380 et dans lequel il fait des travaux en 1386. Il est détruit en partie par la foule de Paris en 1411 et c'est là qu'il meurt en 1416.

Du rayonnant au flamboyant

Dans les années 1390, alors que l'autorité royale est affaiblie par les épisodes de démente dont souffre le roi Charles VI, le duc de Berry se focalise sur son chantier le plus ambitieux, la construction d'une Sainte-Chapelle dans son palais de Bourges, qu'il veut "à l'image de la chapelle royale de Paris", pour bien montrer sa filiation avec le roi saint Louis.

En quelques années (1405), il fait élever un édifice sur ce modèle qu'il cherche même à surpasser en lui donnant des dimensions légèrement supérieures et en y installant un chapitre plus nombreux composé de 45 clercs.

Il fait aménager le palais de Riom entre 1382 et 1389, notamment une grande salle ainsi qu'une Sainte-Chapelle, toujours subsistante.

Pour ses nombreuses constructions, Jean de Berry choisit généralement un style neuf, dont la conception s'affranchit du gothique rayonnant encore en faveur à Paris dans les années 1370-1380.

En rupture avec la tradition rayonnante, le choix du prince n'est probablement pas dénué d'arrière-pensées politique : élevé dans un style original et homogène, les nouvelles

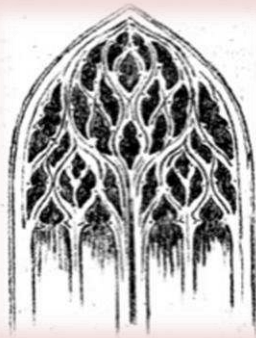
constructions marquent concrètement la présence du premier duc de Berry dans un apanage récent.

Le style flamboyant

Troisième période du développement du style gothique ou ogival, le "flamboyant" apparaît au 15^e siècle

C'est Auguste Le Prévôt (1787-1859), architecte et historien qui a donné cette dénomination à ce style dont les nervures ondoient et serpentent comme des flammes.

Apparu précocement sur les chantiers du duc, ce nouveau style, qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler "flamboyant" doit son nom au tracé mouvementé que suivent les remplages des fenêtres, dont les courbes et contrecourbes évoquent des flammes.



Les fenestrages, les arcatures, les roses, les dais découpés, les clochetons aigus se multiplient dans la sculpture du bois et dans la ciselure du métal. L'abondance des choux frisés, des chardons et des houx dans la décoration **lui a donné également le nom de style ogival fleuri.**

Cependant, la réussite d'une politique de constructions aussi ambitieuse soulève des questions :

Comment le duc parvient-il à réaliser, dans un style nécessitant de nouveaux savoir-faire, des bâtiments aussi nombreux et dispersés sur un vaste territoire ?

Une maîtrise des œuvres centralisée

Les comptes ducaux révèlent la mise en place d'une structure étonnamment centralisée de la maîtrise des œuvres du prince. Il commence par créer une charge de "maître général des œuvres" qu'il confie au maçon et sculpteur Guy de Dampmartin.

Ce dernier conçoit une organisation fortement hiérarchisée ; il s'entoure de "lieutenants", qui agissent comme des hommes de confiance, capables de conduire les chantiers en son absence.

Par ailleurs, Dampmartin emploie des artisans très qualifiés, qu'il déplace, selon les nécessités d'un chantier à l'autre.

Maîtrise d'ouvrage et mise en scène

A Poitiers et à Riom, la surveillance des chantiers et l'exécution des travaux délicats, comme la taille des gabarits, sont confiées à des maçons et à des ouvriers ayant déjà fait leurs preuves.

C'est le cas de Claus de Mayence, qui participe à la construction de la grande vis du palais de Bourges en 1380-1381, et que l'on retrouve à Riom en 1384, où il taille les gabarits de la chapelle du palais.

Des équipes entières peuvent être déplacées :

En janvier 1385, par exemple, plusieurs tailleurs de pierre quittent Mehun-sur-Yèvre pour Poitiers, où ils sont attendus sur le chantier du palais.

Ce fonctionnement semble relever d'une conception encore très singulière à la fin du 14^e siècle. Il présente l'intérêt de garantir une qualité d'exécution à la fois optimale et homogène.

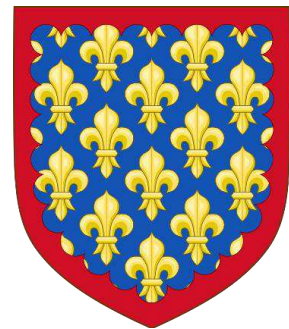
Mais il est sans doute plus coûteux en déplacements qu'une structure régionale, instituant des offices de maîtres d'œuvre dans les différentes provinces.

Aussi cette organisation traduit-elle l'ambition du maître d'ouvrage, qui apparaît également dans l'attention toute particulière qu'il porte à ses projets. Car le duc intervient personnellement dans la direction des travaux en visitant régulièrement ses chantiers.

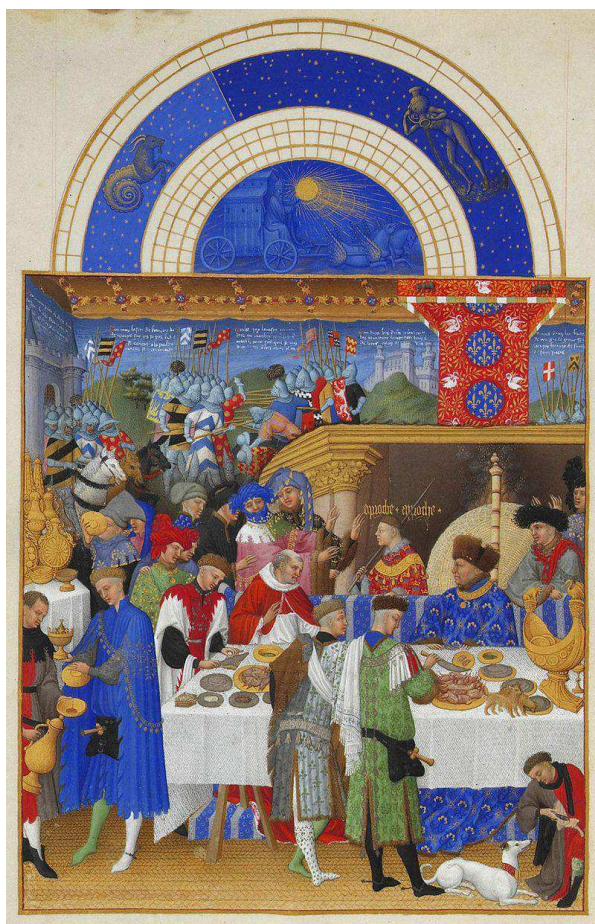
A partir des années 1380, alors qu'il passe l'essentiel de son temps à Paris, le duc tient ainsi à marquer de son autorité les étapes importantes de ses constructions.

Mais cette implication, une fois encore n'est pas sans objectif politique.

Il semble que le duc se soit mis en scène au cours de cérémonies, comme au château de Mehun-sur-Yèvre, où il pose la première pierre du pont de la chapelle en avril 1385.



Blason du duc de Berry



Mois de janvier, scène de repas chez le duc
Les Très Riches Heures du duc de Berry

Il lui faut nourrir sa réputation :

L'ouverture de chantiers ou l'organisation de banquets deviennent autant de prétextes lui permettant d'afficher, d'affirmer sa puissance politique et de marquer les esprits

L'amateur d'œuvres d'art

Mécène fastueux, il possède un très grand nombre d'œuvres d'art connues grâce à plusieurs inventaires toujours conservés, datant de 1401-1403, 1411 et à sa mort en 1416.

Il s'agit principalement de bijoux, de pierres précieuses, de médailles et de pièces d'orfèvrerie. Il les obtient par les nombreux cadeaux de ses proches, mais il en fait aussi don à son entourage.

Souvent refondues, la plupart de ces œuvres ont disparu.

Parmi les rares œuvres encore connues, se trouvent **le reliquaire de la Sainte-Épine**, conservé au British Museum, **la coupe de sainte Agnès**, toujours au British Museum, qu'il donne à son neveu Charles VI en 1391, **"la Croix du serment"** offerte à son frère Philippe, maintenant conservée dans le trésor impérial de Vienne, au château de Hofburg ou

encore une des plus anciennes porcelaines chinoises connues en Europe, actuellement au Victoria and Albert Museum à Londres.

Le duc est aussi un grand bibliophile et ses inventaires font mention des nombreux ouvrages manuscrits qu'il acquiert ou qu'il commande à plusieurs artistes enlumineurs.



La Croix du Serment conservée
dans le Trésor de la Toison d'Or
à Vienne (Autriche)



La coupe de sainte-Agnès conservée
au British Museum

On le sait commanditaire de six livres d'Heures¹, exécutés selon ses instructions :

***Les Petites Heures de Jean de Berry**, le premier d'entre eux, commandé à Jean Le Noir et Jacquemart de Hesdin entre 1372 et 1390 (*Bibliothèque nationale de France*) ;

***Les Très Belles Heures de Notre-Dame**, réalisée pour lui entre 1389 et 1404, notamment par les frères de Limbourg et l'atelier des frères Van Eyck (*Bibliothèque nationale de France, Museo Civico del Arte de Turin, Louvre et Getty Center*) ;

***Les Très Belles Heures du duc de Berry**, achevées en 1402 par Jacquemart de Hesdin (*Bibliothèque royale de Belgique, Bruxelles*) ;

***Les Grandes Heures du duc de Berry**, réalisées entre 1407 et 1409 toujours par Jacquemart de Hesdin (*Bibliothèque nationale de France et Louvre*) ;

***Les Belles Heures du duc de Berry** par les frères de Limbourg (*Metropolitan Museum of Art, New-York*) ;

***Les Très Riches Heures du duc de Berry** enfin, **le plus célèbre d'entre eux**, commandées encore une fois aux frères de Limbourg. Mais leur décès et celui de leur commanditaire en 1416 laissent le manuscrit inachevé (*Musée Condé, Chantilly*).

Ainsi, le duc a fait de Bourges une nouvelle capitale politique et artistique.

Son maître d'œuvre, Guy de Dampmartin, les sculpteurs André Beauneveu et Jean de Cambrai, le peintre Pol de Limbourg s'y établissent après 1380. En les choisissant le prince s'affirme comme un commanditaire inspiré qui ne se borne pas à diffuser les caractéristiques d'un art de cour défini à Paris.

¹ Cf. encart page suivante

Qu'est-ce qu'un livre d'Heures ?

Un livre d'heures est un ouvrage qui indique les prières à réciter suivant les heures de la journée et les fêtes à célébrer chaque jour.

Calqué sur les heures monastiques, il est destiné aux laïcs.

Les livres d'heures se répandent à la fin de l'époque gothique, de 1350 à 1480.

Le plus souvent de petit format, ils peuvent être beaucoup plus grands et somptueusement enluminés quand ils sont commandés par un très haut personnage comme le duc de Berry.

Un livre d'heures commence toujours par un calendrier.

- ***L'année est rythmée par le cycle des saisons, les douze mois et les douze signes du zodiaque ;*** précisés dans la partie supérieure de l'image.
- ***Chaque mois est illustré par une activité humaine*** : travaux des champs pour les paysans, semailles ou fenaison ; divertissements comme la chasse ou la promenade pour la noblesse.
- ***Viennent ensuite les prières***, en latin, illustrées par des peintures religieuses .

Mais en raison de la disparition de nombreuses réalisations, c'est dans les manuscrits que l'originalité de cet exceptionnel commanditaire est aujourd'hui plus éclatante.

Enluminées par les frères Limbourg, ***Les Très Riches Heures du duc de Berry*** constituent le symbole de l'exigence esthétique du prince.

On voit comment le soin apporté par Jean de Berry à la conduite de ses chantiers comme à son image de bâtisseur renseigne sur le rôle de la construction dans l'exercice du pouvoir à la fin du 14^e siècle.

Dans un contexte marqué par l'émergence de l'opinion publique, elle permet au prince d'affirmer sa puissance dans un territoire politique nouveau, mais aussi de tenir son rang dans une période de déséquilibres politiques, caractérisés par l'affaiblissement du pouvoir royal au profit des princes apanagistes.

Texte proposé par Solange Bouvier

Sources texte et photos :

- Clémence Raynaud (Historia 2016)
- Internet

III – LES REVES DE GLOIRE DE RENE II DE LORRAINE, LE PRINCE QUI DEFIA LE PUISSANT DUC DE BOURGOGNE (1451-1508)

René II, le petit-fils du “Bon roi René”¹, est né le 2 mai 1451 dans l’imposante forteresse d’Angers comme son illustre grand-père.

Fruit de l’alliance matrimoniale de Yolande d’Anjou et de Ferry de Vaudrémont, René, qui deviendra duc de Lorraine et de Bar (Bar-le-Duc), incarne la promesse d’une paix retrouvée au sein d’un duché de Lorraine autrefois déchiré par une guerre intestine menée au nom de l’héritage bafoué d’Antoine de Vaudrémont.

René porte l’espoir de la construction d’un grand duché de Lorraine. Mais le domaine des ducs dépasse largement ces terres septentrionales, pour embrasser l’Anjou, la Provence, mais aussi en titre Jérusalem, Chypre, Naples et la Sicile.

René n’est guère présent en Lorraine et passe l’essentiel de sa jeunesse au sein de la riche cour de son grand-père entre Angers et la Provence.

Une mort subite bouleverse son destin



René II sur son destrier
Enluminure tirée de *La Nancéide*
de Pierre de Blarru (16^e siècle)

En juillet 1473, l’éphémère duc de Lorraine, Nicolas d’Anjou, décède sans héritier, laissant son cousin René dans un grand désarroi. Yolande d’Anjou devient alors duchesse de Lorraine, situation qui ne dure pas puisqu’elle préfère laisser le duché entre les mains de son fils le 2 août de la même année, en se réservant cependant l’usufruit.

Deux jours plus tard, il prend le titre de René II, duc de Lorraine, comte de Vaudémont et d’Harcourt et bientôt duc de Bar (1484).

Le jeune prince qui fait son entrée officielle à Nancy le 4 août 1473 n’est âgé que de 22 ans.

Il recueillera en 1480, à la mort du roi René, l’héritage du duché de Bar dont il n’entrera en possession qu’après la mort de Louis XI, en 1483.

Son duché de Lorraine attire les convoitises

Il hérite d’un duché convoité par deux hommes qui sont également deux farouches adversaires : le roi de France, Louis XI, et le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire.

Le but de leurs manœuvres est de contracter une alliance.

Dans ce jeu contrarié, René II privilégie d’abord le roi de France en scellant avec lui le traité de Neufchâteau le 27 août 1473 ; en agissant de la sorte le duc de Lorraine n’obtient cependant pas de sérieuses garanties de la part du souverain.

En proie à des difficultés financières, le duc demande à son allié de lui prêter la somme de 20.000 livres. Il reçoit un refus catégorique ce qui le pousse à se tourner vers le rival du roi de France, Charles le Téméraire.

¹ Beau-frère et ami du roi de France Charles VII qui a épousé en 1422 sa sœur, Marie d’Anjou.

Le surnom de “Bon Roi René”, donné très tôt par le peuple, a franchi les siècles : “on lui a pardonné ses faiblesses, ses caprices ; on a seulement retenu sa gentillesse et sa simplicité”.

Se sentant profondément bafoué par le roi de France, René II se rapproche alors du duc de Bourgogne lors du traité de Nancy, le 15 octobre 1473.

Charles le Téméraire obtient le droit de placer des garnisons dans les châteaux lorrains de Darney, Epinal, Amance, Neufchâteau et Prény, créant ainsi une ligne de communication qui lui permet de rallier le Luxembourg et la Bourgogne, le tout en territoire lorrain.

Un duc de Bourgogne trop pressant

On peut dire que le loup est désormais dans la bergerie !

René II ne peut plus supporter les agissements de Charles le Téméraire, pour qui la Lorraine représente le territoire idéal qui lui manque pour créer un grand territoire, un royaume médian dont il serait le prince.

Ainsi, des convois d'hommes et de marchandises traversent son pays ; des bandes de mercenaires venant du Nord pillent, brûlent et tuent les habitants de cette Lorraine à laquelle il est attaché, comme s'ils étaient en territoire ennemi.

René II change une nouvelle fois de stratégie et revient vers Louis XI.

En août 1474, le duc de Lorraine rejoint la ligue formée par l'empereur du Saint-Empire, Frédéric III, les princes allemands, les villes d'Alsace et la Confédération des cantons suisses.

La ligue reçoit naturellement le soutien du roi Louis XI, qui favorise toutes les entreprises susceptibles de nuire à son ennemi mortel.

Une audace inattendue

En mai 1475, René II est pris d'un subit accès de bravoure et défie le Téméraire, contre l'avis des nobles lorrains effrayés par cette audace.

Il est vrai que le duc de Bourgogne dispose alors sans doute de la plus grande armée de l'Occident chrétien.

Le Téméraire pénètre dans le duché de Lorraine avec 40 000 hommes. Il s'empare de plusieurs places et, surtout, enlève Nancy.

Après ce coup de force, le duc de Bourgogne proclame son intention d'en faire sa nouvelle capitale.

Contre toute attente, Louis XI signe une trêve de neuf ans avec le Téméraire.

Trahi par le roi Louis XI, René II est également abandonné par l'empereur Frédéric III.

Mécontent de la tournure des événements et fortement résolu à ne pas se laisser faire, le duc de Lorraine constitue une force armée dans les Vosges avec les nobles lorrains restés fidèles ainsi qu'avec des mercenaires suisses venant de différents cantons.

Dès lors, René II organise une formidable résistance et reprend plusieurs places. Après la défaite de Grandson (2 mars 1476), qui écorne l'aura du duc de Bourgogne, René II s'associe aux confédérés suisses pour l'affronter à Morat le 22 juin 1476.

La déconfiture du grand prince provoque une grande réaction en Lorraine de la part des habitants qui commencent la lutte, reprenant aux garnisons bourguignonnes plusieurs forteresses dont Vaudémont. René II peut faire son entrée à Saint-Dié le 21 juillet et à Epinal le lendemain.



**Fragment d'une figure d'ange agenouillé
tenant les armoiries du duc René II
Albâtre, ronde-bosse, entre 1498 et 1538**

Des ambitions vite refrénées

Il reste alors à René II la lourde tâche de libérer Nancy d'autant que le duché est exsangue et ses forces limitées. Il parvient à reprendre la ville le 8 octobre 1476. Mais il ne savoure pas longtemps la prise de sa capitale puisque les troupes du duc de Bourgogne viennent y mettre le siège deux semaines plus tard.

René II préfère quitter sa chère cité pour aller chercher de l'aide en Alsace.

Ayant pu convaincre ses fidèles alliés, les Alsaciens et les Suisses, de l'aider dans sa tâche de recouvrir définitivement son duché, René II passe le 4 janvier 1477 à Saint-Nicolas-de-Port et se dirige en direction de sa cité ducale.



La bataille de Nancy, 5 janvier 1477
Miniature du manuscrit "*La Nancéide*"
de Pierre de Blarru - 1518.

Louis XI, également inquiet de la situation, finance une partie de ces mercenaires.

Le 5 janvier 1477, les troupes bourguignonnes sont défaites par une forte coalition au cours de la bataille de ou plutôt pour Nancy.

C'est un triomphe pour René II qui se solde par la mort de Charles le Téméraire lors de la bataille.

A gauche, les Suisses et les Lorrains, René II en tête chargent les Bourguignons.

Au-dessus, le duc de Bourgogne et son cheval sont morts.

Dans le coin inférieur droit, le condottiere Campo Basso massacre les Bourguignons en fuite.

Dans le coin inférieur gauche, les forces alliées ont capturé les canons bourguignons et les ont tournés vers l'ennemi. En plein champ, c'est la bataille qui fait rage.

Enfin, en haut, la ville de Nancy.

René II sort inévitablement grandi de ce conflit qui d'ailleurs aurait pu définitivement lui coûter son duché.

Cette victoire fut fondatrice pour le duché de Lorraine.

Fin janvier 1477, René II réunit les Etats généraux de Lorraine puis se rend auprès du roi de France Louis XI qui le félicite grandement.

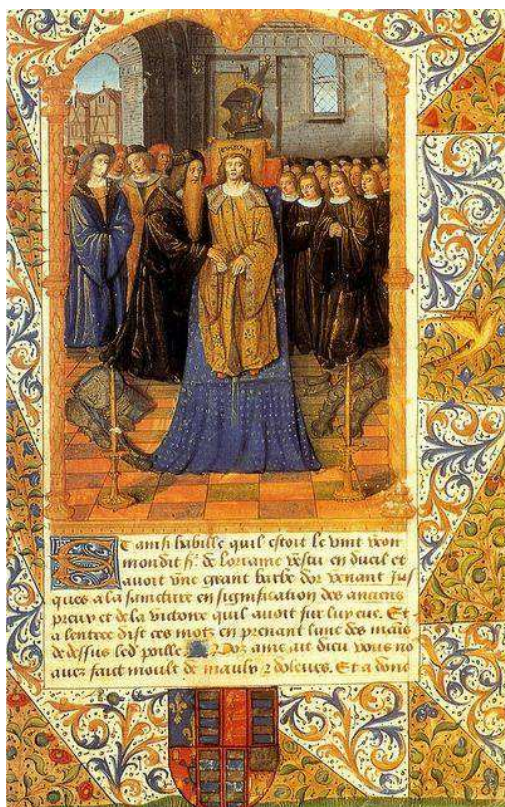
René II est noble : quand Charles le Téméraire, son ennemi juré, meurt lors de la bataille de Nancy, il fait rechercher son corps et le fait enterrer dans un tombeau somptueux après avoir veillé sa dépouille.

Une bataille perdue d'avance pour le Téméraire ?

Ce 5 janvier 1477, il neigeait.
Après la lecture de la Cyropédie,
Charles de Bourgogne, dit le
Téméraire, rassembla ses troupes
tôt dans la matinée.

Il enfourcha son cheval noir
dénommé Moreau et selon les
récits de l'époque, lorsque son
écuyer lui tendit son casque, le
cimier au lion d'or le surmontant
s'en détacha et tomba à terre.

Le duc, désabusé, aurait prononcé
"Hoc est signum Dei"
soit, **"C'est un présage de Dieu"**.



Enluminure :
René II devant la dépouille
du duc de Bourgogne, Charles le Téméraire,
12 janvier 1477



Plus ancienne représentation
de la Bataille de Nancy
(Imprimée à Strasbourg en 1477)



POUR LA POSTERITE , LA NANCEIDE

Après la victoire à Nancy de René II
sur le Téméraire, le duc de Lorraine commande à
son conseiller, Pierre de Blarru (1437-1508),
professeur de droit à Angers, un texte à sa gloire,
La Nanceïde.

Ce long poème en latin raconte, sur le mode de
l'épopée, la victoire des Lorrains sur les soldats
bourguignons et leur chef :

**"L'Arabe, le noir indien, le berceau du soleil et
les mers où cet astre descend, connaîtront
le nom d'un prince aussi célèbre ; oui, l'honneur
de ta défaite suffira pour assurer
au duc de Lorraine l'immortalité de la gloire".**



Un héritage convoité

A partir de mars 1477, René II décide de s'attaquer à la reconquête de l'autre partie de son héritage et envisage de s'assurer la possession de tous les biens de son grand-père, René d'Anjou, dont faisaient partie les duchés d'Anjou, de Bar, les comtés du Maine, de Provence et le royaume de Sicile.

Sollicité par le pape, il s'enhardit donc pour réclamer la part italienne de la maison d'Anjou : le royaume de Naples. Mais René II est bientôt freiné dans ses velléités par le roi de France, qui lui conteste cette ambition car il entend bien s'accaparer ces territoires.

La Lorraine lui accorde les provisions pour l'expédition, mais le duc doit rapidement faire demi-tour.

Ne pouvant rentrer dans ses Etats, le duc s'embarque le 25 novembre 1480 direction Venise et est admis comme patricien de la cité des Doges, il scelle un traité avec le doge par lequel il s'oblige à venir défendre la république vénitienne en cas de péril, ce qu'il devra faire en 1482.

Le rattachement de l'Anjou et de la Provence à la couronne de France sans que le duc de Lorraine ne puisse s'interposer, le jette peu de temps après dans l'aventure de la guerre folle (1485-1488), fronde nobiliaire menée par le duc d'Orléans (futur Louis XII) et d'autres princes contre la régence d'Anne de France (ou de Beaujeu), pendant la minorité de son frère, le roi de France Charles VIII.

Après cet intermède, René II ne se consacrera plus qu'à la politique de son duché....

Deux mariages

Le duc de Lorraine René II se marie à deux reprises.

Le 9 septembre 1471, il épouse Jeanne d'Harcourt, fille de Guillaume d'Harcourt, comte de Tancarville et de Yolande de Laval. Comme Jeanne ne peut lui donner des enfants, il la répudie en 1475 ; le mariage sera annulé par la suite.

C'est à Blois que René II rencontre et épouse en secondes noces Philippe de Gueldres, nièce de la reine Anne de Beaujeu. De cette union naîtront douze enfants dont Antoine qui succèdera à son père et François mort à la bataille de Pavie en 1525.

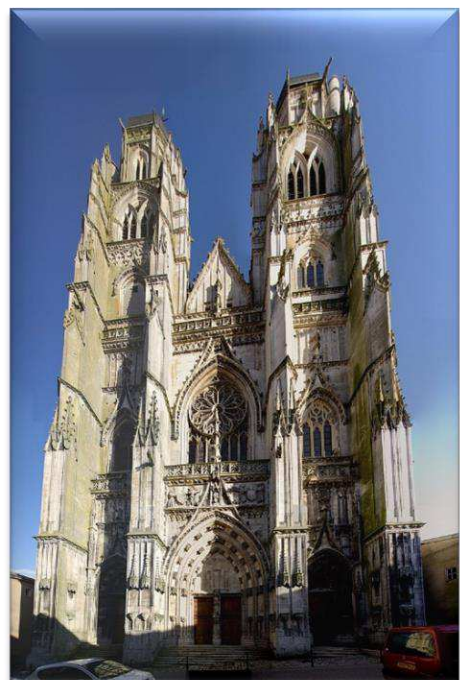
René II, un humaniste avisé

René II n'est pas seulement un prince de guerre. En effet, au contact de son grand-père, il a reçu une éducation humaniste et s'entoure à Nancy, de lettrés et d'artistes. **Le duc est soucieux de valoriser son image.** Après la bataille de Nancy, il commande un poème, *La Nancéide* (*cf. encart page précédente*), et il inscrit son action dans la pierre.

Il fait édifier l'église de Notre-Dame de Bonsecours sur les lieux de la bataille, l'église des Cordeliers à Nancy et la basilique de Saint-Nicolas-de-Port en reconnaissance à saint Nicolas, saint Patron de la Lorraine et pour accueillir les pèlerins toujours plus nombreux.

Peu après la bataille de Nancy, il fait reconstruire le vieux Palais ducal à la mode du temps, mêlant le gothique flamboyant et le style Renaissance

Le nouveau Palais ducal n'est pas sa seule résidence, il réside tantôt à Bar-le-Duc, à Pont-à-Mousson ou à Lunéville...



Basilique de Saint-Nicolas-de-Port

La cour ducale le suit partout où il se rend et se compose en premier de la famille du duc, de nobles, écuyers, apothicaires, médecins, nourrices, serviteurs, folles et musiciennes.

A l'instar de la cour royale de France, celle de René II offre un certain raffinement sous le signe du cosmopolitisme renforcé par ses nombreux voyages en Italie, où il a combattu aux côtés des Vénitiens.

Dès 1480, des spectacles inédits sont proposés à l'assistance, avec la mise en scène d'animaux exotiques en provenance d'Afrique, comme des lions par exemple.

La cour est également le cadre d'un développement artistique et littéraire. Le mécénat ducal permet notamment aux peintres de s'exprimer pleinement ; Georges Trubert, peintre enlumineur, en tête.

Collectionneur et humaniste avisé, le duc de Lorraine introduit ainsi la Renaissance en Lorraine.

René II, à qui l'Amérique doit un peu son nom...

Parmi les humanistes qui gravitent autour du duc se distinguent d'éminents latinistes et hellénistes, mais aussi un cartographe.

C'est à Saint-Dié que ces hommes se retrouvent au sein d'une école réputée.

L'école de Saint-Dié abrite une importante librairie qui contribue à diffuser les travaux scientifiques de ce qu'on nomme *"le gymnase vosgien"*.

Le duc, fasciné par les récits du navigateur florentin Amerigo Vespucci confie à ces savants qu'il subventionne largement, les lettres de l'explorateur sur le Nouveau Monde.

On connaît la suite. Ces savants vont en déduire que Christophe Colomb a découvert un nouveau continent dont ils vont dresser une carte à partir des récits de voyages et de la géographie.

D'une certaine manière, grâce à René II, l'Amérique est (un peu) née dans les Vosges !



Carte du monde figurant l'Amérique établie à Saint-Dié en 1507



Fontaine René II, duc de Lorraine
A Nancy (place Saint-Epvre)

Une partie de chasse décisive

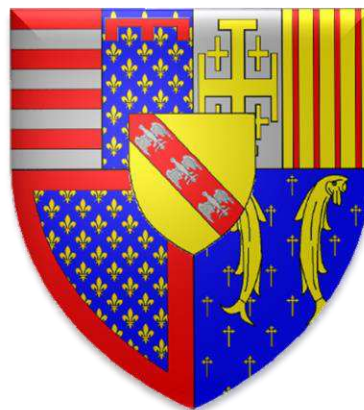
Au cours de l'automne 1508, René II participe à une partie de chasse dans le Barrois.

Ne s'étant pas suffisamment couvert, le duc prend froid. Rentré au château, il est pris de malaises et peu à peu son état empire.

Le 10 décembre, il est retrouvé inanimé dans son lit.

Un grand prince venait de mourir !

Son blasonnement s'établit comme décrit ci-après :



Le Duc de Lorraine portait le titre de Rois de Jérusalem, de Naples, de Hongrie et d'Aragon, des Ducs d'Anjou, de Bar, de Gueldre et de Juliers. On trouve sur ses armoiries:

- **Au centre**, trois alérions ou aiglons sans bec, ni pattes, aux ailes déployées, **représentant la Maison de Lorraine** (d'or à la bande de gueules chargée de trois alérions d'argent) ;
- **Au-dessus**, la **Croix des Rois de Jérusalem** (d'argent à la croix potencée d'or cantonnée de quatre croisettes de même) ;
- **Les fleurs de Lys de Naples** (d'azur semé de fleur de lis d'or au lambel de gueules en chef) ;
- **A gauche**, les armoiries de la **Hongrie** (fascé d'argent et de gueules de huit pièces) ;
- **A droite**, les armoiries d'**Aragon** (d'or à quatre pals de gueules).

Et, en pointe, les deux duchés :

- **Anjou moderne** (d'azur semé de fleurs de lis d'or à la bordure de gueules) ;
- **Bar** (d'azur semé de croisettes recroisetées au pied fiché d'or à deux bars adossés du même).

Ainsi, c'est une composition à partir des armes de la Hongrie , de Naples

de Jérusalem de l'Aragon , des Anjou-Valois , du duché de Bar

Et du duché de Lorraine

Texte proposé par Solange Bouvier

Sources textes et photos : Valérie Toureille (Historia 2016) - Internet

IV - LOUIS D'ORLEANS, LE FASTE FURIEUX D'UN AMBITIEUX (1372-1407)

S'il n'est jamais agréable, pour un sportif, de se retrouver au pied du podium, l'on n'apprécie pas davantage d'être le second, à plus forte raison lorsqu'on est un prince de la maison capétienne de Valois, un prince des lis.

Telle est la situation de Louis d'Orléans, fils du roi Charles V et frère unique et cadet de Charles VI. Son père aurait voulu le marier avec l'héritière de Hongrie – *ce qui lui aurait procuré, outre la succession hongroise, des droits sur Naples, la Sicile et la Provence* -, mais le projet échoue !



Dès son adolescence, Louis souhaite exercer des responsabilités politiques dans le royaume de son frère, dont il n'est, physiquement que le chétif reflet.

Certes, si Charles VI meurt sans enfant, il lui succédera. Mais l'incertitude est grande et la probabilité plus élevée encore de rester seulement le premier de ses conseillers.

En attendant, il est peu titré : **comte de Valois, puis comte de Touraine (1386), il n'obtient le duché d'Orléans qu'en 1392** et est confronté à ses puissants oncles, les ducs de Berry, de Bourgogne et d'Anjou.

Un féru de sciences occultes

Louis, va dès lors, consacrer toute son énergie à d'autres matières.

Peu enclin aux exercices physiques, le duc est pur intellect ; instruit, d'un caractère posé et d'un verbe pondéré, il est doué pour l'argutie¹ juridique, la diplomatie, la politique. Mais il estime que l'astrologie sert cette dernière et il se passionne bientôt pour les sciences occultes - ce qui ne laisse pas d'inquiéter ses proches -.

Certains chroniqueurs lui prêtent quantité de vices, les jeux de hasard, les beuveries et de nombreuses aventures amoureuses.

Louis d'Orléans et les femmes



En matière de femmes, deux seulement doivent être évoquées : **Valentine Visconti**, à laquelle il s'unit en 1389. Fille de Jean-Galéas I^{er} Visconti, seigneur de Milan et d'Isabelle de Valois.

Elle lui apporte en dot deux comtés ainsi que l'ensemble des seigneuries milanaïses, au cas où son père mourrait sans héritier. Elle est peu aimée et on s'en méfie.

Ne pas oublier que Louis et Valentine auront pour fils le poète Charles d'Orléans², père du futur roi Louis XII.

Et puis de ses amours adultères avec **Mariette d'Enghien** naîtra, en 1403, Jean d'Orléans, plus connu sous le nom de Dunois, dit le bâtard d'Orléans, compagnon de Jeanne d'Arc.

Un prince fastueux, un des plus dépensiers de son époque

C'est sans doute dans la commande artistique que le couple princier déploiera le plus grand dynamisme.

Les investissements du duc d'Orléans en matière d'architecture civile, urbaine et religieuse sont considérables.

¹ Raisonnement marqué par une subtilité excessive.

² Charles d'Orléans (1394-1465) est connu surtout pour ses œuvres poétiques écrites lors de sa longue captivité anglaise (25 années).

Il possédait une centaine de châteaux. Cependant, les châteaux de Pierrefonds (dans l'Oise) et de la Ferté-Milon (dans l'Aisne), construction de châteaux neufs grandioses – *celui de la Ferté-Milon fut interrompu à la mort de Louis d'Orléans* - et l'achèvement de celui de Coucy (dans l'Aisne), absorbent d'exceptionnels crédits en comparaison des autres châteaux.

Aparté :

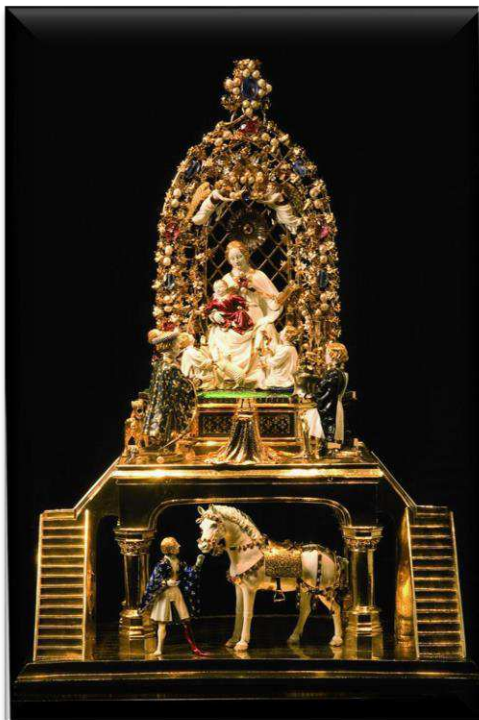
Le château de Pierrefonds a été recréé au 19^e siècle par l'architecte Viollet-le-Duc ; les vestiges de ceux de La Ferté-Milon et de Coucy se dressent toujours avec majesté.

A Paris, il aménage de luxueux hôtels pour satisfaire son goût de la fête et des plaisirs. Il fonde aussi de nombreuses chapelles, notamment au couvent des Célestins – où la nécropole familiale des Orléans devait être érigée – et sur ses terres.

Les inventaires laissés par Louis d'Orléans et Valentine Visconti témoignent de leurs commandes et de leurs achats dispendieux en tapisseries, bijoux et pièces d'orfèvrerie de toute sorte.



Valentine Visconti quittant Paris
Enluminure d'un manuscrit
des Chroniques de Jehan Froissart.



"Le cheval d'or"
Chef d'œuvre en émail, or et
pierres précieuses

On peut imaginer le degré de raffinement et de magnificence de tous ces objets en admirant, **"le cheval d'or"**, cadeau de la reine Isabeau de Bavière au roi Charles VI, son époux, pour le nouvel an 1405.

Sur une architecture d'or à deux étages, *terrestre et céleste*, s'offrent à nos yeux des personnages, le roi lui-même, un cheval et un mouton en or émaillé ; tandis qu'une Vierge trône sous un feuillage où une profusion de fruits et de fleurs est rendue par saphirs, rubis et perles.

La richesse de la représentation, le réalisme avec lequel sont traités les personnages et les animaux, sont exceptionnels.

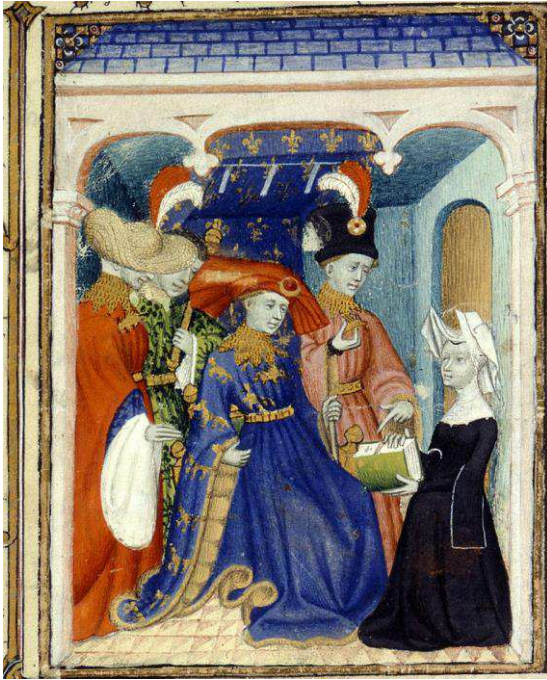
L'émail blanc sur ronde-bosse d'or est caractéristique de l'orfèvrerie parisienne du tournant des 14^e et 15^e siècles, époque de son apogée.

"Le Cheval d'or" montre la virtuosité d'artistes auprès desquels Louis d'Orléans multiplie lui aussi les commandes pour asseoir son prestige.

Certes, Louis d'Orléans a déployé à tour de bras ses munificences, car il est vrai que ses domaines et ses revenus le lui permettaient, mais ce trait montre bien combien, l'apparence extérieure importait au duc.

Louis d'Orléans, lettré et défenseur des arts

Et puis, il y a la librairie du duc, riche d'œuvres classiques latines, de philosophie politique – *Louis d'Orléans lit Aristote et saint Augustin* –, de grandes encyclopédies médiévales, soit des manuscrits souvent très richement enluminés.



Louis d'Orléans reçoit de Catherine de Pizan
le livre de *La Prod'homie de l'Homme*
Miniature du Maître de la Cité des dames
vers 1410-1414.

Ainsi en est-il de ce livre d'heures inachevé apparu sur le marché de l'art dont les dessins sont attribués aux frères Limbourg, artistes auxquels on doit *Les Très Riches Heures de Jean de Berry* (cf. Volet 1).

Il se pourrait que Jean de Berry ait commandé le livre nouvellement découvert pour le couple ducal d'Orléans. Enfin, il faut noter le soutien que le couple apporte aux artisans et aux hommes de lettres.

Parmi ces écrivains, le poète Eustache Deschamps³, Christine de Pizan⁴ – *la première femme de lettres de langue française à avoir pu vivre de sa plume* – qui pare Louis de toutes les qualités, et le juriste Honoré Bovet dont *L'Arbre des batailles* traite notamment de la guerre et du droit des personnes.

Un intrigant à la volonté de puissance exacerbée

Dernier domaine dans lequel Louis d'Orléans excelle : l'intrigue, celle qui pourrait le conduire au trône.

C'est à vingt ans que commença véritablement sa carrière politique. Sa très grande influence auprès de son frère le roi lui permit de devenir l'homme politique le plus puissant du royaume, à pied d'égalité avec le duc de Bourgogne, son oncle.

Le roi Charles VI ne guérira jamais de ses accès de folie (*il alterne entre périodes de folie et périodes de lucidité*). Le pouvoir est détenu par ses influents oncles mais aussi par son épouse, la reine Isabeau de Bavière.

Entre Louis d'Orléans et Philippe le Hardi, des approches politiques différentes

Louis d'Orléans travaille à la centralisation de l'État et souhaite renforcer la présence royale dans les comtés et les duchés encore autonomes.

Il reproche à certains princes de mener une politique trop indépendante.

Le duc Philippe, jaloux de ses prérogatives féodales, défend au contraire l'autonomie de principautés au sein du royaume.

Pour lui, la France doit demeurer une fédération de grands fiefs.

³ Poète français qui a contribué à fixer les formes considérées comme typiquement médiévales par sa réflexion théorique dans *L'Art de dictier*, premier art poétique écrit en langue d'oïl en 1392.

⁴ Poétesse française de naissance vénitienne (1364-vers 1430), veuve et démunie, elle dut gagner sa vie en écrivant. Auteure prolifique, elle compose des traités de politique, de philosophie et des recueils de poésies.

Louis d'Orléans aspire également à la régence et voit son influence croître. Entre le duc Louis d'Orléans, frère du roi, et son oncle, Philippe de Bourgogne, naît un antagonisme qui va croissant, car les deux hommes n'entendent pas gouverner la France de la même façon (**cf. encart page précédente**).

Le 27 avril 1404, son oncle Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, dont la sagesse avait maintenu le royaume en paix - *la trêve avec l'Angleterre est néanmoins fragile* - meurt.

Restaient face à face :

- Louis, duc d'Orléans, qui, en tant que frère du roi, avait toutes les raisons de gouverner en son nom, et
- Jean sans Peur, le nouveau duc de Bourgogne, qui entendait bien tenir dans le royaume la place qu'avait tenue son père.

L'inimitié entre les deux princes plonge le royaume dans une guerre civile au cours de laquelle le roi Charles VI se retrouve successivement contrôlé par l'un ou l'autre des deux partis, celui de Louis d'Orléans, les Armagnacs et celui de Jean sans Peur, les Bourguignons (**cf. encart Volet 1, page 1, "La querelle entre Armagnacs et Bourguignons"**).

Louis devint finalement un adversaire tellement gênant pour son cousin, Jean sans Peur et dirons-nous "sans scrupule", qui voyant le pouvoir lui échapper, envisagea une solution radicale à ses problèmes et il franchît le pas : **ce fut l'assassinat du 23 novembre 1407 de Louis d'Orléans**, à l'actuel n°50 de la rue Vieille du temple, au sortir de la demeure de la reine.

Assassinat que le duc de Bourgogne parviendra sans difficulté à faire passer pour un tyrannicide et donc acte de salut national !

Une œuvre littéraire, *le Songe véritable*, souhaitera à Louis d'Orléans tous les tourments de l'Enfer : " *Cinquante diablesses fondront de l'or bouillant dans sa bouche plus de cent fois par jours, elles l'accableront de leur punaisie en couchant avec lui la nuit, cinquante diables accrocheront quatre-cents dés de plomb pesant plus de cent livres à chacun de ses doigts, en guise de fête le feront par feu danser* " !

Vengeance tardive des serviteurs du duc d'Orléans, le meurtre de Jean sans Peur sur le pont de Montereau, en 1419, en présence du dauphin Charles (le futur Charles VII) et à son signal, aviva encore des haines qui ne s'apaisèrent qu'après quarante ans de guerres et de ruines accumulées.

À la fin du 15^e siècle encore, un historien bourguignon, fidèle serviteur de son duc, devait reconnaître que le meurtre du 23 novembre 1407 avait été un "excès" par lequel bien des maux étaient advenus au royaume de France et aux pays bourguignons.



L'assassinat de Louis duc d'Orléans, par les hommes de Jean sans Peur. Enluminure extraite de l'*Abrégé de la chronique d'Enguerrand de Monstrelet*

Le meurtre de Louis d'Orléans

et ses conséquences

Le meurtre avait été soigneusement préparé par Jean sans Peur et ses conseillers.

Se débarrasser d'un ennemi détesté en l'assassinant n'avait pas été chose si rare au 14^e siècle.

Mais il s'agissait ici du frère du roi.

Et, de surcroît, soutenu par ses parents, par ses conseillers unanimes, par ses propres sujets, par la majorité des Parisiens qui détestaient la victime en raison de sa prodigalité et furent d'autant plus sensibles à l'efficace propagande bourguignonne, **le duc meurtrier, loin de quémander un pardon, se glorifia de son acte.**

Le 8 mars 1408, au cours d'une séance solennelle en l'Hôtel royal, Me Jean Petit, théologien, justifia longuement Jean sans Peur en faisant de la victime un tyran, qui pouvait donc être légitimement abattu.

Devant un duc aussi déterminé, les princes qui entouraient le roi, redoutant le pire, optèrent pour l'apaisement. Et, Jean sans Peur triompha un moment.

Mais le scandale de ce meurtre inouï et, pis encore, de cette justification, **révolta bien des consciences, en particulier celle du grand Jean de Gerson** (théologien et homme politique) et les partisans de la victime, avec à leur tête son fils, Charles d'Orléans, réclamèrent justice.

Ne pouvant l'obtenir, ils s'engagèrent dans la voie de fait. **La guerre entre les Armagnacs et les Bourguignons était inévitable.**

Elle entraîna l'invasion du royaume par les Anglais et leur victoire à Azincourt en 1415.

Un effeuillage fatal ?

Un évêque et chroniqueur Thomas Basin se fait l'écho des fêtes nocturnes qui se déroulaient au palais royal et y voit le rapprochement avec l'assassinat de Louis d'Orléans.

Selon lui, le duc d'Orléans, séducteur dans l'âme qui *"hennissait comme un cheval étalon après presque toutes les belles femmes"*, poursuivait de ses assiduités jusque dans quelque recoin la duchesse de Bavière, épouse de Jean sans Peur, qui *"était très belle et ...avait l'âme grande et haute"*.

Il tente alors de la convaincre de céder à ses avances, mais elle n'est manifestement pas de cet avis et lui résiste, au point qu'il cherche à la forcer.

Toujours selon Basin, c'est un outrage, que la duchesse entend voir laver par son époux, qui est à l'origine de l'assassinat de Louis d'Orléans en 1407.

Que le duc ait essayé de violenter la duchesse de Bourgogne, est bien possible, même si cette dernière fut parfois qualifiée d'affreuse chouette.



On sait en revanche que l'assassinat de la rue Vieille du Temple eut des motifs très politiques, bien au-delà du simple effeuillage éventuel de Marguerite de Bavière !

Ci-contre : Les funérailles de Louis d'Orléans

(miniature extraite des *Vigiles du roi Charles VII* de Martial d'Auvergne, fin du 15^e siècle, Paris, BnF).

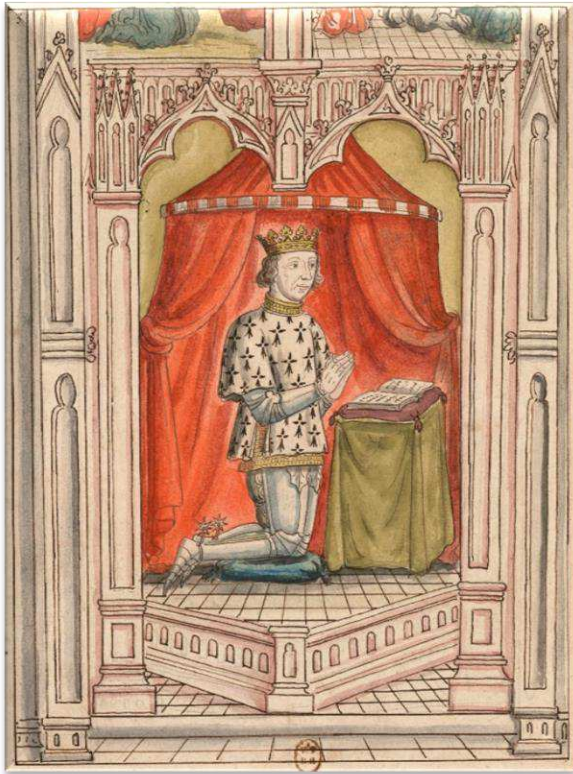
Texte proposé par Solange Bouvier

Sources textes et photos :

Alain Marchandise (Historia 2016) - Internet

V – FRANÇOIS II, LA BRETAGNE A TOUT PRIX (1435-1488)

Quatrième enfant et seul fils survivant de Richard de Bretagne, comte d'Étampes, il devient à la mort de son père, comte titulaire d'Étampes, puis est désigné héritier présomptif du duché de Bretagne, avant d'accéder au duché en 1458 à la mort de son oncle le duc Arthur III, le connétable de Richemont.

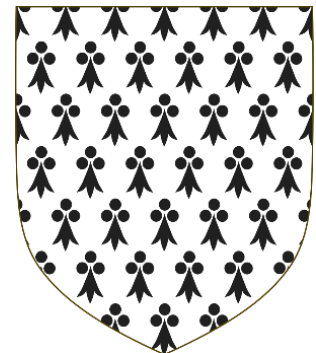


Vitrail de l'ancien couvent Cordeliers de Nantes
François II, duc de Bretagne, en prière

Dès 1459, il se fait couronner à Rennes, revêtu des habits distinctifs de sa fonction, hérités des rois de Bretagne : *“une soustane (tunique) fourrée d'ermes et par-dessus icelle un manteau royal de mesme”*.

Puis on lui remet la bannière du duché, l'épée nue - signe d'autorité – et enfin une couronne à hauts fleurons, fermée identique aux rois. Car dès son avènement il se veut l'identique des monarques français.

François II dispose ainsi de ses propres finances, alimentées par des revenus de son domaine et par la levée de ses impôts et, non seulement il bat monnaie d'or et d'argent – *signe de souveraineté* -, mais il est libre de mener la politique qu'il souhaite avec son arme et son administration.



Armes des ducs de
Bretagne de 1316 à
1514

Pour les affaires publiques, il s'appuie sur de précieuses institutions : Un conseil ducal, une chancellerie et une chambre des comptes.

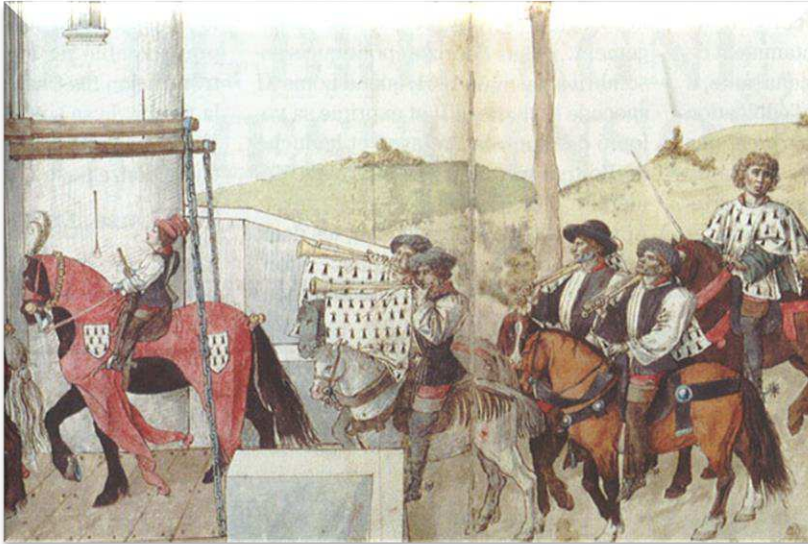
- **Le conseil ducal** comprend des représentants de l'élite : évêques, aristocrates et bourgeois. Là, en cercle restreint pour préserver le secret, on délibère sur les problèmes du duché. François II écoute mais c'est lui, et lui seul, qui décide.
- Ensuite, **les services de la chancellerie** mettent en forme les ordres du duc, inspirés ou non par son conseil, les scellent pour les authentifier et les expédient pour exécution.
- La dernière instance, **la chambre des comptes** de Vannes, a la main sur le domaine ducal et contrôle les agents du fisc.

Fidèle, mais pas soumis

De plus, le prince réunit au moins une fois par an les états de son duché. Y siègent les dignitaires des trois ordres. Dans cette assemblée on débat des grandes questions du moment, des ordonnances, c'est-à-dire de la législation, de la paix, de la guerre... Les avis ne sont que consultatifs. **François II reste maître des décisions, à l'exception d'une seule : le montant de l'impôt à percevoir. Le consentement des délégués est obligatoire dans ce**

domaine, mais cela pose rarement problème car les votes sont précédés de banquets, de fêtes somptueuses....

Au lieu de limiter les pouvoirs du duc, les états de Bretagne les renforcent, ce qui accentue la symbiose qui unit le prince et ses sujets.



Premier parmi ses pairs !

Le duc de Bretagne, à la tête d'une principauté quasi indépendante, est représenté ici dans le *Livre des tournois* de René d'Anjou.

S'il n'est pas sacré comme le roi de France, François prétend, comme lui, ne tenir son pouvoir que de Dieu.

“*Duc par la grâce de Dieu*” est une formule utilisée dans les actes émanant de la chancellerie depuis 1417. De ce fait, le duc exerce des fonctions théoriquement illimitées.

François II s'intéresse peu à la conduite des affaires. Il assiste rarement au Conseil ducal, qui est le gouvernement du duché : entre 1459 et 1463, il n'y assiste que trois fois, et se contente de se tenir au courant des décisions de ses collaborateurs.

Pour que son duché jouisse pleinement de son indépendance, il obtient du pape Pie II en 1460 une bulle pour la création d'une université à Nantes.

Désormais, les Bretons n'iront plus étudier en France et formeront un vivier pour le service du prince.

Un prince fastueux et généreux

Libéré de toute contrainte au début de son règne, le duc peut mener un train de vie somptueux. Comme son voisin le roi capétien, il est à la tête d'une véritable cour composée de personnages attachés à son service et à sa gloire.

Des nobles du meilleur lignage remplissent diverses fonctions : un grand chambellan, une dizaine de chambellans, des maîtres d'hôtel et des écuyers. Il peut profiter de leur compagnie ou les charger de missions.

François II montre à tous qu'il ne dépend de personne

Nouvellement intronisé, il ne rend pas l'hommage lige au roi de France, ce qui serait une preuve d'inféodation, attendu que la Bretagne n'est pas issue du Royaume de France.

Il ne s'agenouille pas devant le roi pour lui jurer fidélité. Il lui prête un hommage simple, debout et l'épée au côté, comme s'il s'agissait d'une simple visite à un voisin qui ne serait que son *alter ego*.

Ainsi, François II prouve-t-il, comme ses prédécesseurs depuis la fin du 14^e siècle, qu'il est “roi en son duché” et qu'il est à la tête d'un véritable “Etat breton” souverain !

Font encore partie de sa maison des hommes chargés de la bonne santé des corps et des âmes : des médecins, des chirurgiens, des confesseurs et des chapelains.

Es ménestrels, des bouffons, des responsables de la chasse ou de la table s'occupent de le divertir. Tous vivent de façon itinérante, la cour se déplaçant principalement dans le pays de Vannes, où elle dispose de nombreux châteaux – *celui de Suscinio, agrandi par l'un de ses prédécesseurs Jean V, avait la préférence de François II* -. Néanmoins dans cette volonté d'établir sa cour dans des édifices luxueux, il doit composer avec des impératifs de défense.



Vue aérienne du château de Suscinio, dans la presqu'île de Rhuys

Si François II a un goût marqué pour l'orfèvrerie, s'il aime porter bijoux et pierres précieuses, il sait faire partager ses goûts et offre souvent des bijoux aux épouses de ses invités, qui reçoivent, eux, gratifications et pensions.

François II renonce peu à peu à cette itinérance, **parce qu'il veut une capitale fixe où il pourra résider avec son gouvernement et son entourage**, parce qu'il veut, comme le roi de France, **avoir une demeure qui manifestera sa puissance**.

Il fait donc détruire à Nantes le vieux château de la Tour neuve construit au début du 13^e siècle, et, **en 1466, lance la construction d'un nouveau château** sur le même emplacement ; ce sera une élégante et vaste résidence.

Pour la préserver des attaques, notamment de la France, de plus en plus menaçante, **il en renforce les défenses par l'édification de plusieurs tours**. Sa fonction militaire sera utilisée par le duc lors de la Guerre folle au cours de laquelle il s'oppose au roi de France.



Le luxe n'y est pas oublié. Les pièces ouvertes au public sont ornées de tapisseries ; les appartements ducaux sont tendus de soieries et de velours, tissus précieux qui servent également pour les vêtements du duc.

François II et les femmes

D'un tempérament frivole, François II tombe sous le charme d'Antoinette de Maignelais, qu'il a connu à la cour de France.



Vue aérienne de l'actuel château des ducs de Bretagne à Nantes

Celle-ci partageait la couche du vieux roi de France Charles VII, où elle avait succédé à sa célèbre cousine, Agnès Sorel, avant de rejoindre, de temps à autre, celle du jeune François...Antoinette fait de fréquents allers et retours entre la France et Nantes, avant de s'établir dans cette ville en 1461.



Portrait de François II et Marguerite de Foix :

Le seul portrait connu de son vivant
par le Maître de Jeanne de France
Détail du missel des Carmes de Nantes
Bibliothèque de l'université de Princeton

Sa présence fait scandale, d'autant que la favorite donne naissance à trois enfants bâtards.

Après la mort de sa première épouse, Marguerite de Bretagne en 1469, la nouvelle duchesse, Marguerite de Foix-Navarre, donne vie à deux filles légitimes, Anne et Isabeau. Soulagement...

Le duc préfère la vie de plaisirs d'un grand seigneur de son temps, partageant l'essentiel de ses loisirs en chasses, jeux. Quand tant de princes de son siècle arborent des devises belliqueuses ou prétentieuses, il fait graver sur un de ses bijoux la devise : *"Il n'est de trésor que de liesse"*.

Une politique d'indépendance

Mais l'horizon politique s'assombrit à partir de 1461, quand le roi de France, Louis XI succède à Charles VII et exprime sa volonté de réunir la Bretagne et le duché de Bourgogne, tenu par Charles le Téméraire à la France.

Après avoir tenté de négocier, les deux princes, menacés de dépossession, s'unissent.

Mais en 1465, leur coalition, dite "Ligue du Bien public", que François II a rejoint fort tardivement ne donne pas les effets escomptés. En entrant en guerre contre le roi, la coalition de princes projetait d'installer à sa place un régent, qui serait le faible Charles de France, duc

de Berry (18 ans) et frère cadet de Louis XI. Le duc obtient cependant par le traité de Saint-Maur la renonciation de Louis XI au droit de régale sur les évêchés bretons.

Et François II se retrouve seul après la mort de Charles le Téméraire en 1477 (*cf. volet 2 sur René II de Lorraine*). Il ordonne alors à Pierre Landais, son trésorier général des finances, farouchement antifrçais, de tisser des alliances avec les puissances étrangères. Il lui demande aussi de pourchasser en Bretagne tous les ennemis de la couronne ducal.

Tous ceux qui viennent de France, ou qui entretiennent des relations avec la France, doivent être sanctionnés. La vague d'espionnage n'épargne personne. Ainsi, le chancelier Guillaume Chauvin qui va négocier à la cour de Louis XI *un modus vivendi* avec la Bretagne est arrêté à son retour en 1481 et Pierre Landais le laisse mourir en prison trois ans plus tard.

Alors que la tension est à son paroxysme, une heureuse nouvelle parvient à Nantes : la mort de Louis XI, le 30 août 1483. Et comble de bonheur, il laisse le trône de France à son fils Charles VIII, âgé de 13 ans, placé sous la tutelle de sa sœur aînée Anne de Beaujeu, âgée de 22 ans !

François II, trahi, usé, fatigué

Le danger d'annexion semble écarté. Mais François II **déchant vite car Anne de Beaujeu poursuit le même programme que celui du souverain défunt : détruire la Bretagne de l'intérieur et intervenir militairement.**



Anne de Beaujeu



Pour atteindre le premier objectif, Anne de Beaujeu achète, à partir de 1484, le soutien d'une quinzaine de personnages de l'entourage de François II. Leur mission consiste à la renseigner sur les agissements du duc et faire obstacle à sa politique antifrçaise. Pour ce faire, elle favorise en 1485 l'arrestation de Pierre Landais par des seigneurs bretons révoltés ; il est promptement exécuté. La France a désormais les mains libres pour intervenir.

François II est totalement isolé . Avec le déclenchement de la guerre folle (*qui voit, entre 1485 et 1488, Anne de Beaujeu affronter Louis II d'Orléans, le duc d'Autriche, Richard III*

d'Angleterre, le comte de Foix et le duc François II de Bretagne), le duc de Bretagne ne peut pas prétendre rivaliser avec les armées du roi de France.

Les Bretons sont écrasés à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, près de Rennes le 28 juillet 1488 et François II, réfugié dans sa demeure de Couëron, près de Nantes, doit signer un humiliant traité de paix imposé par le roi Charles VIII. **Ce traité stipule, entre autres, que si les deux filles du duc, Anne et Isabeau, veulent se marier, elles devront recueillir le consentement du roi de France.**



Anne de Bretagne
par Jean Bourdichon
Détail d'une miniature
des *Grandes Heures d'Anne de
Bretagne*, vers 1503-1508

Pour mémoire :

François II n'a pas d'héritier mâle, ce qui menaçait de replonger la Bretagne dans une crise dynastique voire de faire passer le duché directement dans le domaine royal.

François II étant en résistance contre les prétentions du roi de France, a décidé de faire reconnaître héritière sa fille Anne, par les États de Bretagne. Ceci a eu lieu le 20 février 1486 à Rennes et a accru, les oppositions au duc dans le Duché, la concurrence des prétendants au mariage avec Anne de Bretagne et a mécontenté l'entourage du roi de France

Ainsi, par le traité de paix de 1488, l'avenir des deux héritières du duché et, à travers elles, celui de toute la Bretagne, dépendra totalement des volontés du roi de France.

Affaibli, François II meurt peu après, le 9 septembre 1488.

Sa fille aînée, Anne, devient duchesse de Bretagne, elle a 11 ans et demi....

Texte proposé par Solange Bouvier

Sources textes et photos :

- Philippe Tourault (Historia 2016)
- Internet



Gisants de François II de Bretagne et de Marguerite de Foix
Cathédrale Saint-Pierre et Saint-Paul à Nantes